

# EPREUVE ECRITE DE FRANÇAIS-PHILOSOPHIE

par Xavier FANDRE, Professeur Agrégé  
en CPGE à l'Ecole des Pupilles de l'Air de Montbonnot

*Pierrot : - Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose, et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose.*

*Dom Juan (II.1), Molière*

*Calliclès : - Tu rabâches toujours les mêmes choses, Socrate !*

*Socrate : - Oui, non seulement les mêmes choses, Calliclès, mais en plus les mêmes choses pour répondre aux mêmes questions.*

*Gorgias, Platon*

Un rapport de concours n'est jamais *ni tout à fait le même ni tout à fait un autre* au fil des années, mais aussi entre les différentes Grandes Ecoles d'Ingénieurs auxquelles se présentent les élèves de classes préparatoires.

En effet, s'il se doit de constituer le compte-rendu de l'épreuve spécifique d'une session précise (*français-philosophie des Concours Communs Polytechniques 2004* en l'occurrence), il lui appartient de rappeler ***inlassablement*** des règles de méthode qui seront ***toujours et partout*** valables.

C'est dire qu'un tel document ne devrait pas seulement satisfaire à une tâche administrative consacrée, mais bien avoir pour ambition de remplir une fonction pédagogique.

Les lignes qui suivent dresseront donc le bilan de la rencontre désormais passée – et plus ou moins heureuse ! – d'un sujet particulier, avec ses forces et ses faiblesses, et de candidats donnés dont les qualités et les défauts seront le plus justement possible relevés, mais elles s'efforceront d'être utiles pour l'avenir : ni déploration, ni rengorgement, le présent rapport se voudrait un **instrument de travail** à destination des futurs candidats afin de préparer au mieux, afin de réussir l'épreuve de français-philosophie.

## RESUME

Le texte de Georges Balandier a été jugé par l'ensemble des correcteurs comme très accessible et intéressant. Relativement bref (735 mots), mais dans la moyenne de ceux des sessions précédentes, structuré et précis, il ne devait pas poser de problème de compréhension majeur.

Sa spécificité essentielle réside dans l'abondance des références et des exemples. Il est étonnant que cela ait pu dérouter des candidats qui ont *dû* (au double sens de *probabilité* et de *nécessité*) apprendre que, dans un texte à contracter, tout exemple n'est pas à éliminer systématiquement, surtout quand il constitue la substance même de la pensée, ce qui est le cas ici. D'ailleurs, pourquoi avoir si souvent escamoté Don Juan, et lui seul, dans la partie consacrée aux mythes modernes ? Effet pervers de la première question qui invitait à se focaliser sur l'opposition entre Faust et Prométhée ? Mais le ranger du côté de la « littérature » et de la « modernité » du 2ème paragraphe, l'associer à Henry Miller, ne

pouvait venir que d'une inintelligence de la lettre du texte : Balandier récapitule clairement son énumération des « **Trois** figures mythiques » qu'il oppose, comme le collectif à l'individuel, à la « littérature », illustrée par le cas du romancier américain qui occupe tout un paragraphe distinct. Pour résumer correctement, il faut comprendre, mais pour comprendre, il faut lire scrupuleusement.

On relève aussi une disproportion entre le premier paragraphe, trop longuement (et trop pesamment) repris, et le second, survolé donc totalement tronqué, vidé de son sens. Or, si la réduction mécanique de la taille des paragraphes d'un texte constitue une erreur, c'en est une autre que de ne pas respecter l'équilibre d'ensemble des différentes parties qui le composent, des étapes du raisonnement qui le sous-tend. Partant, le *mouvement* du passage, pourtant assez simple, n'a été que trop rarement perçu et rendu.

Un dernier défaut a peut-être été aggravé par l'importance des références – argumentatives, répétons-le, et non platement illustratives : le "calque", la reprise de formules et de phrases entières, le montage ou la mosaïque de citations. Due sans doute aussi à la faiblesse de leur lexique, cette tendance à la paraphrase nous paraît pourtant surtout venir du manque de pratique des candidats, et donc de leur méconnaissance d'une règle fondatrice de l'exercice du résumé : la **nécessité de la reformulation**, qui n'est pas *translation* soumise à un mimétisme aveugle, mais **explicitation concise** : il s'agit de rendre **l'esprit** sans être prisonnier de **la lettre**.

Une ultime remarque touchera le dépassement des limites prescrites (celles-ci incluant bien entendu la marge de plus ou moins 10 %). Cette "infraction" a été constatée par de trop nombreux correcteurs et de façon parfois très nette, jusqu'à 175 mots. Que les candidats à venir soient donc clairement avertis qu'ils s'exposent à de lourdes et légitimes sanctions s'ils transgressent une véritable "loi d'airain" de l'exercice, *a fortiori* s'ils cherchent à frauder sur le nombre de mots employés...

## QUESTIONS

Contrairement à l'an dernier, cette partie de l'épreuve, jugée très abordable, a été très correctement réussie (« le meilleur endroit des copies la plupart du temps », note un correcteur).

Cet exercice demande les mêmes aptitudes que le précédent puisqu'il fait appel à des qualités à la fois de compréhension et d'expression. Contrairement à ce que d'aucuns peuvent penser, les questions n'exigent pas une culture générale exceptionnelle : les réponses sont dans le texte, c'est le contexte qui en donne la clef !

Ainsi, on pouvait espérer trois types de réponse possibles pour la première question : l'opposition du **singulier** (« existence personnelle », « une force », « l'homme faustien ») et du **collectif** (« les sociétés », « collectivement », « l'idée prométhéenne ») ; celle du **conflit** (« contre les obstacles », « lutte devient l'essence même de la vie », « l'affrontement ») et de l'**émancipation** (« entreprenantes », « se libérer », « ordre à faire ») ; celle enfin de la **démesure** ou de l'excès (« force sans cesse en action », « dépourvue de sens », « aspirations [...] infinie ») et du **progrès** (« accumulatrices », « accéder à la maîtrise », « un ordre à faire dont la réalisation s'interprète comme progrès »). La première opposition a été de loin la mieux vue, ce que certains correcteurs ont pu déplorer, estimant que les deux autres, d'ailleurs fort proches, étaient plus décisives. Il est vrai qu'on a pu particulièrement apprécier des réponses mettant clairement en lumière l'antagonisme, somme toute fondamental, entre la lutte permanente ou *fin* en soi chez Faust, et le combat comme *moyen* chez Prométhée, libération faisant accéder à une situation de maîtrise ou encore à un ordre établi.

La seconde question a donné des résultats moins heureux. Pourtant « dionysiaque » est largement expliqué par « dionysiennes », au début du passage ; « évangile » présente ici un sens métaphorique assez courant (*texte, document essentiel qui sert de fondement à une croyance, à une doctrine*, propose le dictionnaire), tout en renvoyant à un réseau lexical du christianisme illustré par « apocalypse » et « prophète du salut » et surtout clairement opposé au contexte historique et culturel païen de la Grèce antique. Or, le caractère inattendu, **paradoxal** de la formule, la contradiction, le véritable **oxymore** entre « évangile » et « dionysiaque » n'a pas été suffisamment perçu ; pire, on a voulu y voir une tentative de conciliation des deux postulations contraires, une sorte de *démésure mesurée* artificielle et parfaitement incongrue ici.

Ainsi, la démarche réclamée par les questions est la même que celle demandée pour le résumé : lire attentivement l'ensemble pour **comprendre** (au double sens, *spatial* et *intellectuel*, du terme) l'essentiel, s'appuyer sur le contexte donc – et puis rendre clairement et de façon concise (**explicit**) ce qui a été perçu. Voisins et complémentaires, ces deux exercices nécessitent, et développent, des qualités de précision, de rigueur et de créativité, éminemment précieuses pour de futurs ingénieurs.

## DISSERTATION

Le sujet proposé a paru très majoritairement aux correcteurs comme ouvert, suggestif et ne posant aucune difficulté majeure : « il exigeait une réflexion portant à la fois sur le fond et sur la forme des œuvres étudiées, ainsi que sur l'ambiguïté de leurs enjeux. Il aurait dû donner lieu plus fréquemment à de véritables dissertations questionnant et approfondissant l'opposition entre ordre et désordre, afin de la dépasser. »

Ainsi, l'absence des termes mêmes du programme : « mesure » et « démesure », dans la formule retenue, ne devait pas représenter un piège pour les candidats mais leur apparaître plutôt comme une façon de les dissuader de débiter et dévider leurs cours, de s'engouffrer dans « les axes balisés de synthèses » cousues main... Hélas, on eut droit le plus souvent à des développements tout faits, et l'ennui des correcteurs naquit souvent de l'uniformité des leçons récitées, c'est-à-dire *placées, plaquées* par les candidats. On se lasse de le répéter, mais on se lasse bien davantage de le subir !

A cela de multiples raisons dont on ne retiendra pour l'instant que la plus évidente : le mot *désordre* a trop souvent été saisi et utilisé comme un simple synonyme de *démésure*, alors que son champ sémantique est bien plus riche, comme en témoignent les deux réseaux lexicaux majeurs de l'extrait qui développent, précisent, illustrent, l'opposition des concepts d'*ordre* et de *désordre* donnée d'emblée. Pour l'ordre : « l'ordre, la mesure, l'harmonie », « Loi », « nécessité », « violence fondatrice », « sens imposé et établi dans la durée » ; pour le désordre : « désordre, l'excès, et l'effervescence », « chaos », « mouvement », « dépassement », « libertinage », « contre-conduites », « liberté », « violence ravageuse », « perturbateur », « confusion ». On aurait pu espérer aussi que les candidats sussent se souvenir que dans les œuvres mêmes, les termes de « mesure » et « démesure » sont moins fréquents que ceux de « désordre », « déportement », « dérèglement », ou « égarement »...

Une autre erreur mérite d'être signalée : plusieurs correcteurs déplorent la présence de véritables "cours de morale" qui sont d'ailleurs autant de hors-sujet (« Faut-il être pour ou contre l'ordre ? », « Pourquoi aimons-nous la démesure ? », « Le désordre conduit-il au bonheur ? » ou « Le désordre est-il jubilatoire ? »).

Ces *lieux communs* s'expliquent certes par la paresse et le manque d'intégrité intellectuelle qui est trop souvent le point faible des copies, mais ils pourraient avoir une autre source, suggérée par un collègue : les candidats n'auraient pas vu que le sujet de cette session invitait « à une réflexion sur les œuvres elles-mêmes », et non, comme ce serait plus fréquemment le cas durant l'année de préparation ou dans les ouvrages commerciaux, à « une question suggérée par le thème et que l'on doit traiter en "s'appuyant" sur les œuvres (mais sans s'interdire d'autres exemples) ». Les questions-bateaux sur le mode de vie souhaitable citées plus haut seraient ainsi dues à une confusion entre deux types de sujets différents, le second, plus "philosophique", ayant été substitué au premier, davantage "littéraire".

D'abord, il est douteux que les copies signalées aient paru authentiquement "philosophiques" aux correcteurs : « le ton péremptoire et moralisant de certains fait sourire ». Le choix d'une "question de cours" derrière laquelle on se réfugie est davantage la marque du manque de discernement et de probité de trop de candidats.

Ensuite cette distinction entre deux formes de sujets nous paraît intéressante mais discutable. En effet, dans toute épreuve de ce type, quelle que soit la question posée, il est demandé aux candidats de réfléchir sur une problématique précise **liée au programme, telle qu'elle est abordée ou telle qu'il y est répondu par les trois œuvres retenues**. En d'autres termes, les œuvres ne sont **jamais** de simples banques d'illustrations dans lesquelles il s'agit de puiser (défaut sur lequel on reviendra) pour orner un raisonnement général, théorique, mécanique, interchangeable – et prétendument "philosophique", *en rapport avec le thème*.

De fait, beaucoup de candidats se sont plu à citer les mêmes phrases de Nietzsche et de Camus, mais on pourrait tout aussi bien disserter sur « Pourquoi aimons-nous la démesure ? » en s'appuyant sur l'œuvre de Patrick Grainville ou le film Les onze commandements, avec Michaël Youn... Non, les œuvres inscrites au programme constituent la substance même du traitement du thème (et à ce titre, les trois œuvres sont nécessaires et **suffisantes** pour répondre à tout type de sujet), substance qu'il faut **exploiter** et non se contenter de convoquer.

Ajoutons encore qu'il s'agit d'une épreuve de *français-philosophie*, où l'on doit satisfaire en même temps aux exigences complémentaires des deux disciplines, ce qui revient d'abord à éviter de sombrer alternativement dans les travers caricaturaux (supposés) de chacune d'elles : la rhétorique artificielle et l'ornementation gratuite, la narration et l'illustration, pour la première, la pseudo-spéculation, au mieux abstruse et abstraite, mais plus fréquemment vague et oiseuse, pour la seconde...

Les candidats ont donc à bâtir leur « réflexion démonstrative personnelle » (pour reprendre l'heureuse formule d'un collègue) à partir des *pierres vives* que constituent des œuvres bien souvent éminentes, où art et pensée, esthétique et éthique sont indissociables. Le roman Gargantua ou la pièce Dom Juan des "écrivains" Rabelais et Molière abordent « justement la question qu'un homme, aussi peu de raison ait-il, devrait prendre le plus au sérieux [...] *quel genre de vie faut-il avoir ?* », pendant que le dialogue Gorgias du "philosophe" Platon relève indiscutablement de la plus haute littérature...

D'ailleurs, pour les candidats eux-mêmes, la dissertation ne saurait se réduire à un pur exercice académique. Il ne leur est pas demandé *juste de disserter* (dans l'acception péjorative du terme) mais de *dissenter juste*, au sens noble, c'est-à-dire de penser et d'argumenter sans sacrifier manière ni matière. L'épreuve ne les soumet pas à une "vérification de connaissances" où il s'agirait de multiplier les citations ou de délivrer la *doxa* prétendument attendue, mais elle leur donne l'occasion de réfléchir et de s'exprimer sur des questions rien moins qu'oratoires puisque, par le truchement de textes parfois anciens, ils sont invités à méditer et à prendre position sur des thèmes touchant à leur expérience, à leurs centres d'intérêt naturels, à leur avenir de citoyens. « L'héroïsme », « l'amitié », « la paix », « mesure et démesure », « l'animal et l'homme » – autant de "grands problèmes" qui peuvent et doivent ne donner lieu, ni à des exercices de haute voltige intellectuelle, ni à des effusions ou des

narrations, mais à des travaux sincères et méthodiques où, loin d'entrer en conflit, *vécu* et *pensée* s'articulent avec bonheur<sup>1</sup>.

Nous nous attardons volontiers sur ce point précis de la juste appréciation du sujet et de ses enjeux, car celle-ci est indiscutablement la clef de voûte d'une copie réussie, tandis que son absence constitue le ventre mou d'un devoir qui n'est ni fait ni à faire.

Rabâchons-le : il faut lire, comprendre, respecter les termes mêmes d'un énoncé si on prétend le traiter. Problématiser, c'est déjà tout simplement prendre en compte **les mots du** sujet. Avec « désordre », les deux mots-clefs du nôtre sont évidemment « exaltation » et « jubilatoire ». Le premier doit être compris comme un équivalent d'éloge ou de célébration, et avoir comme antonyme implicite « condamnation » ; certains candidats l'ont bien saisi qui ont ainsi parlé d'« hommage » ou d'« hymne » au désordre. Mais on a assisté bien souvent à des méprises tant lexicales que syntaxiques : le génitif objectif (*on exalte le désordre*) est devenu un génitif subjectif (*le désordre exalte, donc le désordre est une exaltation jubilatoire, ou le désordre crée une jubilation, d'où : le désordre crée une **exultation***). Ces maladresses n'étaient pourtant pas toujours rédhibitoires, elles avaient même une certaine valeur heuristique (*exalter le désordre, c'est en effet aussi être exalté par le désordre...*), et n'empêchaient nullement certaines suggestions pertinentes : on peut par exemple soutenir que Dom Juan exulte dans son éloge de l'inconstance, ou quand il soumet le pauvre à la tentation (du désordre). Elles valaient mieux en tout cas que les "impasses" qui escamotaient allègrement ces deux termes, en particulier « jubilatoire », alors même qu'ils offraient matière à réflexion, c'est-à-dire à débat : Calliclès exalte la loi du plus fort, mais est-ce *avec jubilation* ? Au rebours, ne pourrait-on pas juger Socrate comme proposant une « exaltation jubilatoire »...de *l'ordre* ?

De **l'ordre**, il en faut justement dans une dissertation. Mais celui-ci doit offrir la dynamique d'un cheminement et non s'enliser dans la platitude statique de l'inventaire. Un **sens**, selon une amphibologie toujours parlante, c'est une *signification* et une *direction*. Or, si la formule initiale – et fort classique – de l'énoncé, « dans quelle mesure », invitait clairement à discuter, beaucoup de candidats ont réduit le débat au déballage en substituant à la réflexion escomptée la confrontation de deux listes, la première contenant des exemples (empruntés aux œuvres) d'« exaltation [...] du désordre », et la seconde offrant d'autres exemples (ou les mêmes) censés "prouver", mais illustrant à peine, la condamnation du désordre ou l'exaltation de l'ordre ! Qui plus est, cette procédure a bien souvent conduit à reproduire subrepticement à l'intérieur de chacune des deux grandes parties antithétiques ce fameux plan par œuvres unanimement stigmatisé et sanctionné : exaltation de l'ordre chez Socrate, Rabelais, Molière puis exaltation du désordre dans Gorgias, Gargantua, Dom Juan (précisons qu'une distribution non chronologique des références qui n'est pas justifiée par une volonté argumentative précise ne fait rien à l'affaire : c'est un cache misère !)

On peut concéder que le verbe « proposer » du sujet présente une difficulté puisqu'il signifie à la fois *constituer* et *contenir*. Mais d'abord, il y a là *ambivalence* et non *ambiguïté*. Ainsi, loin d'essayer de voir que les œuvres **en elles-mêmes** pouvaient être, ou pas, des exaltations jubilatoires du désordre, ce qui impliquait de faire un sort à leur forme, leur facture, leur esthétique, la plupart des candidats se sont contentés de montrer qu'elles en fournissaient des exemples et des contre-exemples, alors qu'il aurait fallu jouer sur les deux tableaux. Ensuite, à supposer même qu'on se limite à la seconde acception du terme,

---

<sup>1</sup> Qu'on ne se méprenne point : ceci ne constitue nullement un encouragement à l'on ne sait quel "subjectivisme" ; le "vécu", qui est d'ailleurs avant tout celui des œuvres, n'est pas le "ressenti" : on ne demande évidemment pas aux candidats de livrer *tout ce qu'ils ont sur le cœur*, ou *tout ce qui leur passe par la tête* ! Si nous aimions les mots compliqués mais nets, nous dirions : ni psittacisme, ni solipsisme !

comment peut-on imaginer que la simple énumération d'illustrations et de références (« fastidieuse, descriptive, événementielle : on raconte des épisodes ») puisse tenir lieu de **démonstration convaincante** ? Comment croire que la seule *évocation* d'un passage, d'une phrase, d'un personnage, puisse constituer une "preuve" suffisante de ce qu'on avance, alors que les exemples (ou les citations) **dûment et spécifiquement choisis**, et non "passe-partout", doivent être **exploités** (interprétés, analysés et utilisés) dans le cadre d'une argumentation explicite. Le collègue que nous venons de citer le résume parfaitement : trop de candidats confondent « placer le plus d'exemples de la thèse » avec « réfléchir en compagnie des exemples sur le sens véritable de la thèse. »

Il y a là plus qu'une maladresse, plus qu'une erreur de méthode : une véritable **faute contre la pensée**. Confondant sans vergogne quantité et qualité, récitation et réinvestissement, régurgitation et *innutrition*, bachotage et appropriation personnelle, bon nombre de candidats se font les singes du petit Gargantua récitant son abécédaire par cœur et à l'envers ! D'ailleurs, effarés devant « l'avalanche des exemples », l'accumulation des illustrations, la profusion de références virant à la logomachie, certains correcteurs s'interrogent sur la nécessité de revenir à une limitation dans le nombre de lignes consacrées à la dissertation... Les œuvres sont donc effectivement lues, et sans doute connues ; sont-elles pour autant comprises, c'est-à-dire suffisamment assimilées pour nourrir la pensée et vivifier la réflexion, et non pour encombrer la cervelle puis la page ?

Il entre de la frustration dans notre dépit. Les candidats ne font pas assez confiance à leur jugement personnel et s'en remettent trop aveuglément à un tiers (au mieux, à leur enseignant, mais hélas aussi à tel opuscule du commerce) du soin de penser, c'est-à-dire déjà d'élaborer des lectures approfondies et personnelles des œuvres du programme.

C'est pourtant à cette tâche que tout professeur de français-philosophie en CPGE scientifiques exhorte ses propres élèves, conscient que sa mission est d'informer, de suggérer, d'ouvrir des perspectives, non de fournir des leçons figées ; que son rôle est de guider, d'aider, non de dispenser de tout effort, car rien ne saurait remplacer un travail individuel. C'est le contact direct et régulier avec les œuvres, la fréquentation assidue des textes qui permet de les maîtriser et d'en jouer ; cela demande du temps et coûte de la peine, mais c'est la seule voie d'accès à un savoir authentique, et à un faire-savoir fécond, opposé au « savoir-faire » de la « routine » ou de la « flatterie »...

Un ultime ravage de la "seconde main" est apparu au niveau de la troisième partie que se sont employés à confectionner au terme de leur dissertation certains candidats consciencieux. Ayant bien vu que l'énoncé du sujet reposait sur une assertion surprenante, paradoxale, puisqu'en première analyse les œuvres font plutôt l'éloge de l'ordre, ils ont développé ce premier point pour ensuite essayer de comprendre ce qui pouvait, en elles, relever de « l'exaltation jubilatoire du désordre » ; mais arrivés là, ils ont hélas rejoint le marais de leurs camarades moins scrupuleux qui avaient pu nous servir le brouet "avantages de l'ordre (de la mesure), inconvénients du désordre (de la démesure)" / "avantages du désordre (de la démesure), inconvénients de l'ordre (de la mesure)", en s'embourbant dans un moyen terme peu convaincant : la préconisation du mélange des deux, ou la défense de la "démesure mesurée". Bref, « de la démesure, d'accord, mais pas trop »...

Rappelons d'abord deux règles simples : le modèle thèse/antithèse/synthèse ne saurait être une solution mécanique et obligée. Ce qui importe c'est que chaque partie propose une forme différente de réponse à la question posée et qu'il y ait des articulations logiques entre les parties. Ensuite, si "synthèse" il doit y avoir, elle ne consiste pas *nécessairement* en une réponse de Normand, une tentative de conciliation, un effort de cohabitation, une volonté de

compromis. Il est préférable que cela soit un *dépassement* des thèses antagonistes ou au contraire le constat de leur irréductibilité.

Pourtant, ce qui nous gêne ici, c'est moins le juste milieu du *consensus* que la  paresse et la passivité du *conformisme* : au fond, nous sommes à peu près tous d'accord pour penser que l'ordre est à la fois mortifère et indispensable, le désordre destructeur et fécond, et c'est bien dans ce sens que vont les trois œuvres (Gorgias dans une moindre... mesure... peut-être). Ce qui est navrant, c'est que cette mise en lumière de l'ambivalence des deux concepts d'ordre et de désordre n'ait pas donné lieu à des réflexions singulières, sortant des sentiers battus, acceptant de se coller avec la complexité et les incertitudes des textes, mais ait presque systématiquement débouché sur des "topos" tièdes, artificiels et déplacés, empruntés à des cours ou à des manuels.

Les meilleurs candidats achevaient leur travail en tentant « d'expliquer de quel ordre (non dogmatique, non sclérosé) les œuvres se faisaient les défenseurs », ou prenant acte des contradictions peut-être insolubles soulevées par la confrontation du fascinant Calliclès et du (trop ?) sage Socrate, le personnage de frère Jean, l'épisode de Thélème ou la figure de Dom Juan. Mais trop rares sont ceux qui ont su saisir l'insondable et jubilatoire ambiguïté de ces œuvres magistrales. Et l'on s'avise dès lors qu'il y a moins à redouter de la *pensée unique* que de la *pensée eunuque*...

## EXPRESSION

Nous ne surprendrons personne en faisant état des appréciations parfois très négatives portées par la quasi totalité des correcteurs sur la maîtrise insuffisante de la langue française dont témoignent les candidats. Il est impossible, et d'ailleurs parfaitement inutile, de recenser ici les fautes les plus graves ou les plus fréquemment relevées (même si nous ne pouvons nous empêcher de noter, pour l'anecdote, la féminisation presque systématique d'*évangile* et d'*éloge*). Que les candidats aient seulement à l'esprit qu'aucun correcteur de "lettres" dans aucun concours d'entrée à une Grande Ecole n'acceptera de transiger sur cette question de la *langue*.

Rappelons encore qu'une copie doit être propre, bien présentée et lisiblement écrite (un correcteur s'interroge sur la responsabilité des ordinateurs dans la dégradation des graphies qu'il constate, et suggère d'« en revenir aux joies de la plume plutôt qu'à celles de la machine »).

Le respect de l'orthographe commence bien sûr par celui de l'onomastique relative au programme : *\*Appolinien* et *\*Dyonisiaque* peuvent éventuellement passer pour des étourderies, mais *\*Calliglès*, *\*Rablais*, *\*Guargantua*, *\*Scanarelle* ou *\*Elevire* témoignent d'une ignorance et d'une désinvolture qui *préviennent* (au double sens d'*alerter* et d'*influencer négativement*) le correcteur le mieux disposé.

Enfin, il est d'autant plus nécessaire de souligner les titres d'œuvres que, cette année, chacune d'elles portait le nom d'un de ses personnages (personnage éponyme et non œuvre éponyme en l'occurrence, comme on a pu le lire). Cela permet d'éviter les méprises comme de contribuer à la lisibilité de la copie.

Qu'on sache pour finir que c'est toujours dans l'idée d'être utile aux candidats, dans leur intérêt, pour leur bien, que nous avons pu apparaître sévère, sarcastique ou désabusé dans ce long rapport. En effet, si nous avons bien retenu l'enseignement de Socrate dans le Gorgias, l'objectif de tout éducateur digne de ce nom n'est pas de flatter son public, mais de l'amender, de le rendre meilleur, et non de lui faire plaisir. Notre exigence est une forme de bienveillance.

Bien sûr, nous avons naturellement tendance à voir davantage ce qui ne va pas que ce qui va. Pourtant, il n'est guère contestable que la bouteille est aux deux tiers vide, et non à moitié pleine. Que faudrait-il pour qu'elle se remplisse ? Un peu plus de courage intellectuel, davantage d'investissement personnel. Nos élèves sont travailleurs mais frileux, leur préparation est sérieuse mais inégalement efficace. Qu'ils renoncent donc à se réfugier derrière le texte à résumer en le paraphrasant, ou derrière le viatique procuré par leurs maîtres ou certains opuscules, dont certains sont d'ailleurs tout à fait remarquables, en cherchant à le "placer" à tout prix ; qu'ils cessent de croire que la dissertation est une épreuve de mémorisation alors que c'est un exercice de délibération ; qu'ils prennent le risque – et qu'ils saisissent la chance – de penser et de raisonner par eux-mêmes.

Il ne leur est pas demandé d'être follement originaux, d'échafauder des théories inédites, de concevoir des pensées inouïes ! Mais l'on espère qu'ils sauront à la fois se nourrir et s'affranchir du discours de leurs mentors pour élaborer le leur propre, qu'ils oseront faire entendre une parole autonome qui rende compte de la confrontation singulière, sans doute douloureuse mais pourquoi pas aussi *jubilatoire*, de leurs idées avec celles d'autrui. L'épreuve de français-philosophie devrait être d'abord l'*expérience* d'une émancipation consciente d'elle-même, d'une liberté *mûrement réfléchie*.

En MP, la moyenne est de 8,5 avec un écart-type de 3,32 ;  
En PC, la moyenne est de 9,04 avec un écart-type de 3,03 ;  
En PSI, la moyenne est de 8,33 avec un écart-type de 3,04 ;  
En TSI, la moyenne est de 7,47 avec un écart-type de 3,07.

## ANNEXE

### Propositions de corrigé

#### RESUMES

*Sensiblement différentes par la formulation, parfois par le choix de telle ou telle idée annexe, ces trois versions nous semblent pourtant très proches les unes des autres par le mouvement de la pensée et la sélection des idées essentielles. Preuve, s'il en était besoin, qu'il ne saurait y avoir de corrigé-type, de modèle absolu.*

1. Toute civilisation relève à la fois du désordre dionysien et de l'ordre apollinien, qu'elle soit archaïque ou moderne, comme en témoignent trois mythes subversifs mais pourtant fondateurs de la culture occidentale : Faust incarne l'ambition effrénée et conflictuelle, Prométhée, l'émancipation et le progrès collectifs, Don Juan la fronde suicidaire. Tous trois symbolisent la dialectique permanente de la norme et de la transgression.

La littérature contemporaine met plutôt l'accent sur cette seconde force ; en témoigne l'œuvre de Henry Miller, contestataire et provocatrice, fondée sur le dérèglement et la seule jouissance individuelle. (95 mots)

2. L'opposition traditionnelle des cultures de la pondération et de l'exubérance méconnaît que toute civilisation repose sur une dynamique de l'ordre et du désordre, indissolublement liés selon des proportions variables. Ainsi, l'Occident moderne trouve-t-il en Faust, le révolté belliqueux, Prométhée, le libérateur des hommes, et Don Juan, le rebelle absolu, trois héros légendaires représentant l'affrontement perpétuel de la règle et de la désobéissance.

La littérature actuelle incline d'ailleurs davantage vers l'expression du bouleversement et de la singularité, comme l'illustre l'œuvre romanesque de Henry Miller, caractérisée par une vitalité anarchique et joyeuse ne visant qu'à l'accomplissement de soi. (109 mots)

3. Séparer l'inspiration apollinienne de l'inspiration dionysienne, c'est oublier que toute civilisation, traditionnelle ou moderne, combine les deux en alliant inextricablement des forces de stabilité et des courants centrifuges. Trois mythes majeurs de la culture occidentale témoignent de cette contestation incessante d'un modèle social pérenne par la dynamique du changement : Faust incarne le combat permanent, Prométhée l'audace industrielle et Don Juan la déviance fatale.

L'œuvre romanesque de Henry Miller, placée sous le signe du débordement joyeux et de la seule réalisation individuelle, prouve que la littérature contemporaine penche plutôt du côté de l'insoumission et de l'entropie. (104 mots)

#### DISSERTATION

*Là encore, nous proposerons deux **raisonnements** sensiblement différents de manière à prouver qu'à une même question plusieurs réponses peuvent être apportées.*

## PREMIER RAISONNEMENT

### I. LES ŒUVRES APPARAISSENT D'ABORD COMME UNE CONDAMNATION DU DESORDRE ET DU DEREGLEMENT

#### I.1. Désordre et dérèglement sont condamnés, d'une part parce qu'ils sont dangereux pour ceux qui les subissent

- a) bourreaux et victimes : chaque œuvre nous offre un archétype d'ambitieux ou de puissant dont l'action exagérée et dérégulée est exaction : Archélaos, Picrochole, Dom Juan
- b) condamnation sévère : ainsi, bien loin d'exalter avec jubilation le désordre, nos trois œuvres le **condamnent solennellement**

#### I.2. D'autre part, parce qu'ils sont nuisibles à l'individu même qui s'y livre

- a) premier péril : l'insatisfaction
- b) second péril : la laideur morale : « une âme qui à cause de sa licence, de sa mollesse, de sa **démésure**, de son absence de maîtrise dans l'action, est pleine de **désordre** et de laideur. » (Gorgias)
- c) conséquence naturelle : le châtiment

#### I.3. De sorte que s'impose, symétriquement, chez Platon, Rabelais ou Molière, l'éloge de l'ordre et de la tempérance

- a) l'ordre comme modération, maîtrise de soi : (ordre individuel)
- b) l'ordre comme harmonie : (ordre collectif, voire ordre universel)

### II. LES MEMES ŒUVRES PEUVENT NEANMOINS AUSSI FAIRE L'APOLOGIE DU DESORDRE, EXALTER LE MOUVEMENT, L'EXUBERANCE

#### II.1. D'abord par une remise en question de l'ordre et de la modération

- a) la déception de l'ordre : on peut comprendre l'indignation de Calliclès devant l'existence de « pierres » ou de « cadavres » que lui propose Socrate : « Ceux que tu appelles hommes raisonnables, ce sont des abrutis ! »
- b) le désordre de l'ordre

#### II.2. Ensuite par une exaltation de la jouissance

- a) éloge du plaisir : Calliclès et Dom Juan tiennent des propos voisins : selon le premier, « la vie heureuse », « c'est de vivre dans la jouissance, d'éprouver toutes les formes de jouissance et de les assouvir » ; pour le second : « songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir » (I, 2). D'ailleurs, il y a « plus de vieux ivrognes qu'il n'y a de vieux médecins ! »
- b) apologie de l'excellence

#### II.3. Enfin par la démonstration des vertus du mouvement

- a) le débordement : (entendu comme désordre et excès féconds) ; pour citer Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »
- b) le dépassement : (compris comme transcendance, éminence)

III. EN FAIT, L'« EXALTATION JUBILATOIRE » MAJEURE PROPOSÉE PAR LES TROIS AUTEURS EST CELLE DE LA PENSÉE ET DE L'ART, DEUX EXPRESSIONS PARALLÈLES OU CONFONDUES DU MOUVEMENT, POUVANT PARFOIS CONJUGUER ORDRE ET DÉSORDRE

III.1. La jubilation de l'humeur et de l'humour : le corps

- a) le corps : accents presque burlesques de la légendaire ironie socratique (comparaison avec le pluvier, allusion au besoin de « se gratter tout le reste » ; scatologie et grivoiserie rabelaisienne ; gestuelle de la farce pour le comique moliéresque
- b) la langue : verbe et verve : il n'est aucun de nos auteurs ni des personnages qu'ils mettent en scène qui n'échappe à une certaine ivresse verbale

III.2. La jubilation de l'art de l'amour et de l'amour de l'art : le cœur ou l'âme

- a) la sagesse de Socrate : seule une *tékhnē* authentique, un art véritable, visant à rendre meilleur, et non à faire plaisir comme un vulgaire savoir-faire, trouve grâce aux yeux de Socrate : l'art de l'amour passe bien par l'amour de l'art
- b) la joie de Rabelais
- c) le jeu de Molière : jeu théâtral, bien entendu mais aussi une autre forme de jeu, de jeu dangereux, celui avec le feu, « feu invisible » du ciel, feu des ennemis qu'on attaque allègrement dans une pièce destinée à remplacer celle qu'ils ont réussi à faire interdire ?... La verve polémique de Molière traduirait une jubilation de la détestation parallèle à celle de l'amour des femmes qu'exprime son personnage...

III.3. La jubilation de l'intelligence : l'esprit

- a) la réflexion : réfléchir, c'est faire retour sur soi, et mettre de l'ordre dans ses idées, organiser sa pensée. Socrate, Rabelais, qui nous invite à interpréter son œuvre à *plus hault sens*, et même le « grand seigneur méchant homme », tous témoignent d'un souci d'intelligence et de compréhension
- b) l'incertitude : (ou le doute, ou l'ambiguïté) : nos trois œuvres sont des œuvres ouvertes et indéçises : parce que leur sens ultime se dérobe et nous échappe sans cesse, nous sommes obligés d'y revenir constamment

SECOND RAISONNEMENT

I. TROUVE-T-ON DANS LES ŒUVRES DU PROGRAMME UNE APOLOGIE RESOLUE ET ENTHOUSIASTE DU DÉSORDRE ?

I.1. Il y a en effet quelques discours qui vont explicitement dans ce sens au nom de ce qui s'imposerait naturellement : loi de la concurrence et pluralité constante d'opportunités qu'il faut savoir assumer.

- a) Calliclès remet complètement en cause l'ordre égalitaire et pacifique de la cité.
- b) Dom Juan fait résolument la critique du mariage.

II.2. Mais dans les deux cas, le sens global de l'œuvre condamne l'une et l'autre de ces deux attitudes.

- a) Socrate démontre que l'apologie de l'intempérance conduit à la misère et montre ainsi les contradictions de Calliclès.
- b) Dans la pièce de Molière, les échecs de Dom Juan s'accumulent et montrent sa difficulté de plus en plus grande à vivre en société.

## II. MAIS PEUT-ON AU MOINS DIRE QUE CES APOLOGIES MOMENTANÉES ET PROVISOIRES SONT JUBILATOIRES ?

II.1. La jubilation n'est pas seulement un plaisir extrême, c'est une joie pure en laquelle l'individu s'épanouit complètement.

II.2. La colère manifeste plutôt un état de rancœur qu'un état de bonheur : Picrochole et Calliclès sont pleins d'amertume.

II.3. Au sujet de Dom Juan, Elvire, qui a fait, elle aussi, l'expérience d'une passion amoureuse foudroyante, déclare qu'en désirant toujours connaître cet état il s'interdit de connaître la véritable joie qui est maintenant la sienne au terme de la pièce.

## III. SUR QUOI ALORS REPOSERAIT CETTE VÉRITABLE JOIE ? NE DOIT-ON PAS RECONNAÎTRE QUE DANS TOUTES LES ŒUVRES LA JUBILATION ET LA VIE FÉCONDE SONT STRICTEMENT ASSOCIÉES À L'ORDRE ?

III.1. On trouve peu de traces de cette véritable joie dans la pièce de Molière qui met surtout en scène des personnages déséquilibrés et par là ridicules : Dom Juan et Sganarelle.

III.2. Mais on trouve en revanche cette vraie joie quand des personnages positifs sont présentés dans les deux autres œuvres.

a) L'humour ravageur et la sérénité sans faille d'un Socrate soucieux de cohérence théorique témoignent de la force et de la joie intérieure qui l'animent.

b) La gaieté débordante et la générosité immense d'un Gargantua et d'un Grandgousier sont manifestes. Elles résultent de leur expérience vécue du bon ordre politique et humain.

III.3. Cette joie trouve son fondement dans le parfait accord avec l'ordre naturel. C'est l'image platonicienne et rabelaisienne de la santé résultant d'un juste discernement et d'une saine discipline et engendrant une vitalité absolument extraordinaire.